



HAL
open science

Anthropocène – Un concept pertinent ou une nouvelle idéologie ?

Paul Guillibert

► **To cite this version:**

Paul Guillibert. Anthropocène – Un concept pertinent ou une nouvelle idéologie?. Dictionnaire Arcadie. Lexique philosophique par temps d'Anthropocène, 2023, <https://arcadico.hypotheses.org/811.10.58079/vwb1> . hal-04867882

HAL Id: hal-04867882

<https://hal.science/hal-04867882v1>

Submitted on 6 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

Anthropocène

Définition

Forgé par le chimiste Paul Crutzen, à l'issue d'une réunion animée du Programme international sur la biosphère et la géosphère à Cuernavaca en l'an 2000, et par le biologiste Eugene Stoermer, le concept fait sa première apparition écrite la même année dans une revue scientifique assez confidentielle, la *Global Change Newsletter*, puis dans un article de Crutzen paru dans *Nature* en 2002 (Crutzen 2002). Il vise à définir une époque géologique nouvelle, qui succéderait à l'Holocène, période la plus récente des temps géologiques qui représente les onze mille dernières années et qui se caractérise par une relative stabilité du climat et des processus bio-géo-physiques de la Terre. Au contraire, l'Anthropocène « mettr[ait] l'accent sur le rôle central de l'humanité en géologie et en écologie » (Crutzen et Stoermer 2000). Le développement des activités humaines, notamment celles liées à l'économie fossile et au développement industriel, aurait conduit à transformer profondément le Système-Terre, le conduisant vers un état de moins grande biodiversité, globalement plus chaud et plus humide et entraînant des phénomènes météorologiques plus incertain au regard des modèles climatiques existants. Depuis 2012, des géologues spécialistes de la stratigraphie du quaternaire cherchent à identifier un « point stratotypique mondial », c'est-à-dire un point de repère spatial permettant de définir les limites existant entre deux étapes géologiques, ne laissant pas la possibilité de vide ou de chevauchement entre elles. En juin 2023, l'identification de ce « point d'or » – comme l'appelle parfois les géologues – n'avait pas encore fait consensus bien que neuf lieux potentiels aient été identifiés (Schwägerl 2023). Pour les géologues, l'Anthropocène n'est donc pas encore une époque géologique définie. Il n'en reste pas moins que l'usage du concept, devenu omniprésent dans les sciences sociales et dans le débat public, soulève des problèmes philosophiques et historiques importants, permettant de penser les interactions entre l'histoire des sociétés et l'histoire de la Terre.

Problèmes

On pourrait tenter de résumer les problèmes soulevés par le concept d'Anthropocène en énonçant une série de questions relatives à la légitimité de son usage en sciences sociales.

Peut-on considérer l'humanité comme une espèce unifiée dotée d'une force naturelle homogène comme semble y inviter le concept d'Anthropocène ? Ou bien l'histoire mondiale des dominations et des inégalités implique-t-elle au contraire de mettre l'accent sur des phénomènes sociaux spécifiques tels que le capitalisme ou le colonialisme de plantation dans l'émergence de la crise écologique ? Ne vaudrait-il alors pas mieux forger d'autres concepts plus adéquats à la réalité qu'ils désignent ? Enfin, à mobiliser un concept aussi général que celui d'Anthropocène ne risque-t-on pas de reproduire une philosophie de l'histoire qui masque la complexité des relations socio-écologiques sous des concepts totalisants ? En effet, au cours du xx^e siècle les philosophies de l'histoire, ont subi de nombreuses critiques : en résumé, on leur a reproché que la constitution d'un grand récit unifié de l'histoire mondiale masquerait la diversité des situations géographiques sous un européocentrisme qui fait de l'actualité de l'Occident l'avenir du monde. Or, on peut se demander si l'Anthropocène ne signifie pas le retour de philosophies de l'histoire, non sous le signe d'une orientation vers la liberté ou le progrès mais dans la direction d'une catastrophe écologique présente et à venir. S'il y a bien un horizon qui se dessine dans notre présent historique, c'est la menace d'un monde inhabitable. Dès lors, l'Anthropocène signifie-t-il le retour des philosophies de l'histoire ? Faut-il s'en inquiéter ou bien ce renouvellement de la philosophie de l'histoire par l'écologie offre-t-il au contraire des nouvelles perspectives théoriques et politiques ?

Selon Crutzen et Stoermer, l'Anthropocène serait le nom d'une époque de la Terre marquée par « le rôle central de l'humanité » (Crutzen et Stoermer 2000), l'*anthropos*. En tant qu'espèce l'humanité serait donc devenue un agent bio-géo-physique majeur de l'histoire de la Terre. L'historien postcolonial Dipesh Chakrabarty a rapidement tiré les conclusions logiques de cette affirmation du point de vue d'une philosophie de l'histoire. Dans un article intitulé « Le climat de l'histoire : quatre thèses » (Chakrabarty 2010), il affirmait ainsi que le changement climatique témoignait du fait que l'humanité était devenue un agent géophysique majeur capable d'interférer sur l'histoire de la Terre elle-même. Elle n'était donc plus « prisonnière du climat ». En modifiant le climat par des émissions de gaz à effets de serre par exemple, les humains ont acquis un pouvoir qui bouleverse l'histoire universelle et la manière de la raconter. L'histoire humaine et l'histoire de la terre s'entrelacent désormais, constituant une « histoire universelle négative » où toute l'humanité est engagée

en tant qu'espèce, mais sous le signe négatif de la destruction plutôt que du progrès. En termes de temporalité historique, ceci implique pour Chakrabarty que les effets du changement climatique engendrés par le capitalisme dépasseront l'existence de ce mode de production mais engageront tout l'avenir de l'humanité pour des milliers d'années. Avant d'en venir aux critiques que cette philosophie de l'histoire de l'Anthropocène a suscitées, il faut néanmoins noter l'évidence de son intuition initiale : même si *toute* l'humanité n'est sans doute pas responsable de la crise écologique, *seule* l'espèce humaine – parmi toutes les autres espèces – a acquis le pouvoir d'affecter massivement la biosphère dans son ensemble.

En s'opposant à Chakrabarty, de nombreux·ses chercheur·ses en sciences sociales ont mis en avant le fait que l'humanité *en général* n'était pas responsable de la crise écologique que nous traversons (Keucheyan 2014). Le Mozambique par exemple n'est responsable que de 0,2% des émissions de gaz à effet de serre depuis le début de la période industrielle alors qu'il risque d'être particulièrement touché par les catastrophes naturelles engendrées par le réchauffement climatique (Zetkin Collective 2020). À l'inverse, les 1% les plus riches de la population mondiale sont responsables de plus de 50% des émissions de CO2 depuis 1990 (Chancel 2022). L'inégale répartition des causes et des effets du changement climatique a conduit à l'émergence de deux termes concurrents qui se sont progressivement répandus dans les débats en humanités environnementales : le Capitalocène et le Plantationocène.

Le concept de Capitalocène – qui aurait été inventé simultanément par le géographe Jason W. Moore (Moore 2016) et l'historien Andreas Malm (Haraway 2016) – a connu une diffusion très rapide. En un mot, ces auteurs insistent sur le fait que ce n'est pas l'humanité en général qui est responsable de la crise écologique mais le capitalisme défini comme un système économique fondé sur la production de marchandises pour le profit par exploitation du travail salarié et appropriation gratuite de forces naturelles. La crise écologique serait donc liée à une certaine organisation des rapports de production et à l'histoire des moyens sociaux, techniques, scientifiques utilisés pour s'approprier et transformer la nature. C'est dans ce cadre qu'Andreas Malm a forgé le concept d'« économie fossile » qui désigne une « économie de croissance auto-entretenu basée sur la croissance de la consommation des énergies fossiles et générant une croissance soutenue dans les émissions de dioxyde de carbone » (Malm 2016, 11). Jason W. Moore insiste quant à lui sur le fait que la destruction de la nature par le capital débute bien avant

l'industrialisation européenne du XIX^e siècle. Depuis le XV^e siècle, l'expansion coloniale de l'Europe capitaliste a été marquée par une mondialisation de la crise écologique à travers le système des plantations esclavagistes, d'abord sucrières puis cotonnières. Dans ces plantations, la monoculture pour l'exportation a conduit à ruiner des écosystèmes entiers en apportant des virus et des bactéries inconnues, en standardisant les écosystèmes et en appauvrissant la biodiversité.

Partant de cette matrice historique de la destruction de la nature, la philosophe des sciences Donna Haraway a proposé – à la suite de tout un courant de la littérature en *Blackstudies* dont elle cite d'ailleurs peu les travaux – de forger le concept de « Plantationocène » (Haraway 2016). Dans l'économie des plantations, le sort réservé aux populations autochtones, aux esclaves noirs et aux vivants non humains partagerait des traits communs : l'arrachement au milieu d'origine, la standardisation et la discipline du travail. L'écologie de la plantation est très spécifique car elle fonctionne par la « simplification, l'homogénéisation et l'instrumentalisation » des usages de la nature selon la chercheuse Catherine McKittrick (McKittrick 2006, 75). Une plante principale est cultivée à très grande échelle, en monoculture (cannes à sucre, coton, etc.). Comme le note la chercheuse en écologie décoloniale Sophie Chao, les esclaves et les plantes « sont mis au travail pour répondre aux diktats de la production capitaliste » (Chao 2022, 362). Le concept de Plantationocène permet donc d'insister sur l'histoire raciale et coloniale de la crise écologique impliquant une périodisation différente de celle de l'Anthropocène – souvent défini par l'industrialisation fossile du XIX^e siècle. Les concepts de Plantationocène et de Capitalocène insistent sur le rôle des inégalités et des dominations dans l'émergence de la crise écologique. Pourtant, ces concepts concurrents impliquent eux aussi une succession d'époques géo-physique-historiques définies dans leur globalité par des phénomènes particuliers et qui n'est donc pas sans lien avec le retour des philosophies de l'histoire en humanités environnementales. Pour les historiens de l'environnement et des techniques Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Frescoz, on ne peut considérer que l'humanité est un agent global de la crise écologique puisque tous les êtres humains n'en sont pas également responsables et que l'inégale répartition des risques climatiques contribue à augmenter les injustices sociales et géographiques (Bonneuil et Frescoz 2016). Bonneuil et Frescoz ont ainsi proposé un grand nombre de noms alternatifs à l'Anthropocène permettant de nommer les véritables causes de la crise écologique : Thermocène (l'histoire des énergies), Occidentalocène (l'histoire de

l'Occident), Anglocène (l'histoire de l'Angleterre), Thanatocène (l'histoire de la puissance de destruction technique), Phagocène (l'histoire du consumérisme), Phronocène (l'histoire des modes de pensée), Polémocène (l'histoire des polémiques climatiques). À quoi, il faudrait ajouter encore d'autres noms comme l'Androcène par exemple qui met l'accent sur les dominations de genre (Vuillerod 2021). Par cette multiplication lexicale, ils critiquent moins l'idée d'une rupture dans l'histoire écologique des sociétés humaines que la création d'un récit unifié qui ferait « de la gestion du "système Terre" un nouvel objet de savoir et de gouvernement » (Bonneuil et Fressoz 2016, 63) fondé sur une philosophie de l'histoire totalisante. Ils ont ainsi inauguré une critique du concept d'Anthropocène à partir des responsabilités différenciées de la crise écologique et de l'inégale répartition de ces effets. Chaque manière de nommer l'Anthropocène est relative au type de phénomènes sociaux visés et implique des périodisations différentes. Poursuivant cette voie, des chercheurs-ses ont abandonné l'emploi d'un terme aussi général (qu'il s'agisse de l'Anthropocène, du Capitalocène ou du Plantationocène) pour étudier les dynamiques historiques singulières et les tendances contradictoires qui animent l'histoire de la modernité¹.

Proposition

Plutôt que d'identifier l'Anthropocène à une époque historique homogène on peut au contraire chercher à isoler des *tendances anthropocéniques*. L'Anthropocène serait alors moins un nouvel « âge » de l'humanité, de la nature ou du capitalisme qu'un ensemble de dynamiques et de processus indissociablement naturels et sociaux lié à nos usages de la Terre. Dans cette perspective, l'anthropologue Anna Tsing maintient le concept d'Anthropocène parce qu'il fournit un terrain de discussions commun aux sciences dites naturelles et aux sciences sociales. Mais, poursuivant la réflexion sur les différents modes d'existence de la nature qu'elle avait entamée dans *Le champignon de la fin du monde* (Tsing 2017), elle propose dans *Proliférations* (Tsing 2022) de distinguer deux formes dominantes d'engendrement de la nature à l'époque contemporaine. D'un côté, on assiste à des « proliférations anthropocéniques », c'est-à-dire à l'apparition et à la multiplication d'espèces vivantes ou de phénomènes nouveaux qui perturbent les équilibres

¹ Cela semble être notamment le cas d'Andreas Malm qui ne parle plus d'Anthropocène ni de Capitalocène depuis la fin des années 2010.

écosystémiques et l'histoire des sociétés humaines. À ce compte, on peut penser aux invasions de criquets en Afrique de l'Est ou de fourmis rouge aux États-Unis, à la multiplication des algues vertes dans les mers qui se réchauffent, à l'apparition de nouveaux virus dont la transmission est facilitée par l'effondrement de la biodiversité. L'Anthropocène ne désigne donc plus une période au sein de laquelle se déroule tout un ensemble de phénomènes corrélés, mais un type de processus particuliers au sein d'une époque dominée par le capitalisme et des rapports déprédateurs à l'environnement.

D'un autre côté, on assiste parfois à des « résurgences holocéniques », c'est-à-dire à la réapparition de formes de vie caractéristiques de l'Holocène, qui avaient été détruites par des usages intensifs de la nature. À ce compte, on peut penser à la réintroduction de certains mammifères charismatiques dans les forêts européennes (loups, ours), à la réapparition de champignons quasiment disparus dans des forêts anciennement exploitées, ou au redéploiement de la biodiversité dans des friches urbaines et des lieux autrefois hautement anthropisés. La « troisième nature », celle qui surgit sur les ruines du capitalisme, apparaît donc tantôt comme une prolifération négative, tantôt comme une résurgence positive. Ce récit non-anthropocentrique de l'Anthropocène redonne une puissance d'agir aux entités naturelles elles-mêmes, entités qui peuvent donc avoir des *réactions liées à l'histoire sociale de la nature*.

Mais on notera également que cette définition de l'Anthropocène à partir de tendances, plutôt qu'à partir d'une périodisation qui définirait *a priori* des époques stables et successives, n'est pas contradictoire avec une philosophie de l'histoire. Certains processus sont plus caractéristiques de l'Holocène (résurgences) ou de l'Anthropocène (proliférations). Il s'agit moins pour Tsing – que nous suivons sur ce point – de refuser de caractériser notre période historique mais plutôt de déduire de tendances contradictoires les traits fondamentaux d'une époque capitaliste qui s'oriente vers un désastre écologique sans précédent. À cet égard, on peut défendre que cette définition de l'Anthropocène repose sur une philosophie de l'histoire qui procède par une totalisation inachevée de tendances antagoniques déduit d'une pluralité de modes d'existence de la nature plutôt qu'à partir de la présupposition d'un temps linéaire, vide et homogène. Cela implique également qu'une amélioration de nos rapports à la nature est possible à condition qu'ils s'inscrivent dans des dynamiques de résurgences holocéniques. La surgissement d'une troisième nature peut alors être le signe d'un progrès dans l'histoire de nos relations aux mondes vivants.

Bibliographie

- BONNEUIL Christophe et FRESSOZ Jean-Baptiste, *L'événement anthropocène: la Terre, l'histoire et nous*, Paris, France, Éditions Points, 2016, 332 p.
- CHAKRABARTY Dipesh, « Le Climat de l'histoire: quatre thèses », in *La Revue internationale des livres et des idées*, traduit par Charlotte Nordmann, n° 15, 2010, p. 22- 31.
- CHANCEL Lucas, « Global Carbon Inequality over 1990-2019 », in *Nature Sustainability*, n° 22, vol. 5, 2022, p. 931- 938.
- CHAO Sophie, « Plantation », in *Environmental Humanities*, n° 2, vol. 14, 2022, p. 361- 366.
- CRUTZEN Paul J., « Geology of mankind », in *Nature*, n° 6867, vol. 415, 1 janvier 2002, p. 23- 23.
- CRUTZEN Paul J. et STOERMER Eugene F., « The Anthropocene », in *International Geosphere-Biosphere Programm*, n° 41, 2000, p. 17- 18.
- HARAWAY Donna Jeanne, « Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène. Faire des parents », in *Multitudes*, traduit par Frédéric Neyrat, n° 65, vol. 4, 2016, p. 75- 81.
- KEUCHEYAN Razmig, *La nature est un champ de bataille: essai d'écologie politique*, Paris, France, Zones, 2014, 203 p.
- MALM Andreas, *Fossil capital: the rise of steam power and the roots of global warming*, Londres, Verso, 2016, 488 p.
- MCKITTRICK Katherine, *Demonic grounds: Black women and the cartographies of struggle*, Minneapolis (Minn.), University of Minnesota Press, 2006, xxxi+190 p.
- MOORE Jason W. (éd.), *Anthropocene or capitalocene?: nature, history, and the crisis of capitalism*, Oakland, PM Press, 2016, 222 p.
- SCHWÄGERL Christian, « A Golden Spike Would Mark the Earth's Next Epoch: But Where? », in *Yale Environment 360*, 13 avr. 2023 p.
- TSING Anna Lowenhaupt, *Proliférations*, traduit par Marin Schaffner, Marseille, France, Wildproject, 2022.
- _____, *Le champignon de la fin du monde: sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, traduit par Philippe Pignarre, Paris, La Découverte, 2017, 415 p.
- VUILLEROD Jean-Baptiste, « L'Anthropocène est un Androcène : trois perspectives écoféministes », in *Nouvelles Questions Féministes*, n° 2, vol. 40, 2021, p. 18- 34.
- ZETKIN COLLECTIVE, *Fascisme fossile. L'extrême droite, l'énergie, le climat*, traduit par Lise Benoist, Paris, La Fabrique, 2020.

Pour aller plus loin

Catherine Larrère et Rémi Beau, *Penser l'Anthropocène*, Presses de Science Po, Paris, 2018.